

Recours au Poème

<https://www.recoursaupoeeme.fr/thierry-pierre-clement-yvon-le-men/>

Rezâ Sâdeghpour, *Le Bris lent des bouteilles*

Par Pierre Tanguy | 4 janvier 2019 | Catégories : Critiques.

Il est Iranien. Il a trente-quatre ans et il est déjà reconnu dans son pays comme un très grand poète. Rezâ Sâdeghpour – avocat dans le civil, à Ispahan – a obtenu en 2015 le « Prix du recueil de l'année » décerné lors du Festival de la poésie persane contemporaine pour son livre *Le bris lent des bouteilles*. Ce livre est aujourd'hui publié en France dans une édition bilingue.

Avec Rezâ Sâdeghpour, il ne faut pas s'attendre à des grandes envolées lyriques ou mystiques. Non, nous sommes ici dans le minimalisme, ce qui n'empêche pas que cette poésie soit riche de sens et garde des accointances avec la poésie classique iranienne.

Le jeune auteur a été marqué, comme tous les poètes de son pays, par l'écriture de Hafez (1320-1389) et aussi d'Omar Khayyam (1050-1123). Mais Sâdeghpour aborde la poésie dans une autre « posture » que ses illustres prédécesseurs. Il est sans doute plus proche des banalités de la vie quotidienne et élabore une autre architecture des poèmes avec des mots comme empilés les uns sur les autres. Plus fondamentalement, « *l'ambiguïté est le maître-mot de la poésie de Rezâ Sâdeghpour, qui compare sa poésie à un lac calme et limpide où viendraient se mêler les eaux noires de rivières agitées* », note ses deux préfaciers.

Les poèmes – au nombre de 46 dans ce livre – sont brefs. Une dizaine, une quinzaine de mots. Souvent pas plus que dans un haïku, un genre poétique auquel on pense volontiers quand on lit certains de ses courts textes. « *Cerisiers en fleurs/moineaux joyeux/une ligne blanche/fait du ciel deux moitiés,/mes dents/hélas/cette année/noircissent* ».

Il faut dire que, pour ce qui est de la concision et de l'art de saisir la banalité des jours, Sâdeghpour a de qui tenir. Avant lui, Sohrab Sepehri (1928-1980) avait, dans **L'Orient de la tristesse**, repris l'atmosphère si particulière du haïku japonais (« *Une ride plie la face d'un étang/Une pomme roule sur la terre/Un pas s'arrête, la cigale chante* »). Plus récemment, Abbas Kiarostami (1940 – 2016) avait carrément fait le choix d'écrire des haïkus persans tels qu'on les découvre notamment dans ses deux livres **Avec le vent** (P.O.L.) et **Un loup aux aguets** (La Table ronde). Lisant **Le Bris lent des bouteilles**, comment ne pas penser à ces quelques vers du cinéaste-poète. « *Une bouteille cassée/déborde/de pluie de printemps* ».

On retrouve donc chez Sâdeghpour ce détachement propre au haïku et cette sensibilité au passage des saisons : « *cette année l'automne/a duré quatre mois : /les feuilles du figuier/ne tombaient pas* ». Et cette attention soutenue à ce qui nous entoure : « *Il interrompt sa prière/pour faire boire un oiseau/dans le creux de sa main...»*

Mais contrairement aux grands maîtres japonais du genre, il y a dans ce livre une forte dose d'amertume. Si l'on devient poète à cause d'une femme que l'on a perdue (comme dirait Stendhal), alors on peut faire ici le constat de la perte et du manque. C'est ce qui signe fondamentalement ce recueil. « *L'amoureux/ connaît ce sort : /une cigarette/à ses lèvres attristées/et des sanglots/tels des trémolos* », écrit le poète. Ou encore ceci : « *les photos au-dessus du lit/les narcisses dans le vase/les bougies/peuvent témoigner/que personne n'était là/pas même moi/à l'heure/où tu n'es pas venue* ».